

**Les rites funéraires en Égypte ancienne et chez quelques ethnies africaines aujourd'hui :  
éclairage des auteurs grecs.**

Benjamin Diouf

Université Cheikh Anta Diop Dakar

[benjdiouf067@yahoo.fr](mailto:benjdiouf067@yahoo.fr)

**Résumé :** L'article fait état des Égyptiens anciens, Sereers, Diolas, Dogons et Mossis contemporains qui ont tenté de trouver un réconfort face à la douleur et au vide que provoque la mort. Ainsi en sont-ils arrivés à percevoir cette dernière telle une continuité de l'existence humaine dans un autre monde et sous une autre forme avec l'espoir de revoir un jour leurs parents disparus. Toutefois, cette croyance ne leur a pas empêché d'adopter des attitudes et des pratiques funèbres dont l'étude de certaines d'entre elles nous plongera au cœur des funérailles en Égypte ancienne, tel que le révèle cette étude.

**Abstract :** This paper deals with ancient Egyptians, Sereers, Diolas, Dogons, Mossis who tried to find solace in the face of the pain and emptiness of death. So they came to perceive the latter as a continuation of human existence in another world and in another form with the hope of one day seeing their deceased parents again. However, this belief did not prevent them from adopting funeral attitudes and practices, the study of some of which plunges us into the heart of funerals in ancient Egypt, as this study reveals.

**Mots-clés :** Mort, conception, funérailles, rites funéraires.

**Keywords :** Death, conception, funerals, funeral rites

## INTRODUCTION

La mort demeure un mystère pour le genre humain. Lorsqu'elle arrive, l'homme est complètement anéanti. Il se découvre dans toute sa fragilité car ne pouvant ni l'empêcher, ni parfois comprendre pourquoi elle se produit, surtout lorsqu'elle arrive de manière naturelle. Cette impuissance et cette incompréhension humaines génèrent diverses réactions qui varient parfois d'un individu à un autre, voire d'un groupe social à un autre. Et lorsque l'homme tente de cerner l'énigme de la mort, ses appréhensions diffèrent. Les perceptions et les réactions manifestées pendant et après la mort d'un membre de la famille ou de la communauté ne sont jamais partout les mêmes. Quelles étaient celles-ci en Égypte ancienne ? Quelles sont les perceptions de la mort et les manifestations qu'elle engendre chez certains peuples africains tels les Sereers, les Mossis ... aujourd'hui ? Pour apporter des éclaircissements à ces interrogations, nous nous intéresserons d'une part aux pratiques mortuaires aussi bien en Égypte ancienne que chez certaines ethnies africaines modernes.

### I. La conception de la mort

#### a. En Égypte ancienne

Face à la mort, l'homme découvre son impuissance. En Égypte ancienne, l'homme réussissait, grâce à son ingéniosité et à ses connaissances anatomiques et médicinales, à préserver les corps des morts de l'usure du temps<sup>1</sup>. Cependant, il n'a jamais réussi à se préserver de la mort, en dépit de ses techniques thérapeutiques dans différents domaines. Celle-ci surgissait toujours pour rappeler à tous l'énigmatique condition humaine. D'ailleurs l'homme, en général, est un mortel en sursis. Il sait que le trépas est lié à la vie et qu'aucun être vivant ne peut lui échapper. Mais alors, comment perçoit-il la mort ?

Lorsque nous portons notre intérêt sur le sens de la mort, voici la définition que nous donne le dictionnaire Le Grand Robert : « Cessation de la vie, considérée comme un phénomène inhérent à la condition humaine ou animale. » Sans aucune ambiguïté, la mort se dévoile dans ces propos comme la fin de la vie qui se matérialise par l'arrêt du fonctionnement de tous les organes vitaux et elle suit un processus inéluctable. Le corps d'un défunt, sauf momification, subit toujours le cours irréversible de la putréfaction et devient poussière. Cette loi de la nature est connue de tous les humains en tout temps et en tout lieu. La mort fut pour les Égyptiens

---

<sup>1</sup> Hérodote, *Histoires* II, 8.

anciens et tous les autres peuples, le terme de la vie marqué par une disparition et une séparation à jamais. Cependant, les hommes ont-ils eu d'elle cette conception générale ?

L'Égyptien ancien ne s'est jamais limité à accepter la mort et à se résigner face à elle. Il a nié la mort pour donner un sens à sa vie. Il avait bien compris que la vie n'aurait pas de sens si elle avait une fin. C'est la mort qui constitue l'agrément de la vie, qui amène à se délecter de tout instant de l'existence. La vie était, en Égypte ancienne, une préparation à la mort que dictait la religion qui, pourtant, niait le trépas : « L'homme sera jugé d'après la façon dont il s'est conduit sur terre. »<sup>2</sup>. Pendant des siècles, la religion égyptienne a cherché à accepter et à nier la mort par la seule croyance en une vie éternelle. Cette dernière est exprimée dans cet extrait :

*Au dire des Egyptiens, ce sont Déméter et Dionysos qui règnent dans les Enfers. Les Egyptiens sont aussi les premiers à avoir énoncé une doctrine, que l'âme de l'homme est immortelle ; que, lorsque le corps périt, elle entre dans un autre animal qui, à son tour est naissant ; qu'après avoir parcouru tous les êtres de la terre, de la mer et de l'air, elle entre de nouveau dans le corps d'un homme naissant ; que ce circuit s'accomplit pour elle en trois mille ans. <sup>3</sup>*

Ce dogme égyptien est une négation de la mort comme une fin de la vie. En prônant l'immortalité de l'âme, la croyance religieuse égyptienne fait du trépas une étape du cycle de la vie que l'homme doit franchir pour revenir, sous une autre apparence, parmi les êtres vivants. Ceci a conduit l'Égyptien ancien à percevoir la vie et la mort comme un cycle naturel qui se renouvelle continuellement. Peu importe le nombre d'années qui s'écoulent avant que l'homme ne retrouve de nouveau la vie, l'essentiel réside dans son immortalité ; celle-là même qui empêche de considérer la mort comme un anéantissement. Cette théorie de la transmigration de l'âme peut paraître absurde au regard de ces propos : « ... qu'après avoir parcouru tous les êtres de la terre, de la mer et de l'air, elle entre de nouveau dans le corps d'un homme naissant ; que ce circuit s'accomplit pour elle en trois mille ans. »<sup>4</sup>.

Mais, lorsque nous remontons le temps, nous convenons qu'elle constitue une grande avancée qui donne un sens à la vie et délivre l'homme de son statut de mort en sursis. Et cette foi en l'immortalité de la partie essentielle de son être, l'âme, a poussé le croyant égyptien à développer l'embaumement qui rend le corps victorieux de la loi naturelle de la décomposition.

---

<sup>2</sup> Grimberg C., 1985, traduction Gérard Colson et adaptation française sous la direction de Georges H. Dumont, *Histoire universelle I, l'aube des civilisations*, Verviers, Nouvelles éditions – Marabout, p. 28

<sup>3</sup> Hérodote, *Histoires* II, 123.

<sup>4</sup> Hérodote, *Histoires* II, 123.

Hérodote n'en a certes pas fait état dans le passage précité, mais la croyance en l'éternité de l'âme était sous-tendue par celle de la constitution de l'être humain par trois parties dont l'Akh, le Ka, élément matériel, et le Ba élément immatérielle. Pour accéder à l'immortalité, il fallait nécessairement maintenir le corps, élément matériel, dans son aspect naturel ; ce qui explique l'embaumement<sup>5</sup>. Après que le souffle vital ait quitté le corps, les Égyptiens, grâce à une pratique religieuse dont nous parlerons plus tard, fusionnaient la partie matérielle et celle immatérielle, pour rendre le défunt immortel.

Qui plus est, la conception égyptienne de la mort a évolué au fil du temps. Nous pouvons considérer la réincarnation comme une des phases de son évolution. En effet, plus qu'un simple circuit menant à une renaissance, la mort a été, pour l'Égyptien, le passage d'un endroit à un autre où il continuait à vivre à l'image des vivants qu'il a quittés : « Mais il y eut d'autres représentations de la survie. Venue du fond des âges, l'idée d'une survie dans le tombeau même ne se perdit jamais, et les Égyptiens désignèrent les tombeaux d'un terme bien caractéristique : « demeure d'éternité. »<sup>6</sup>.

Dans sa tombe, le défunt poursuivait sa vie ; il éprouvait les mêmes besoins que les vivants et s'acquittait des tâches pareilles à celles de ces derniers. C'est pourquoi les Égyptiens aménageaient dans le tombeau un puits funéraire où étaient rangés des vases pleins de nourriture et les instruments de travail qu'utilisait le défunt de son vivant. Les descendants du mort apportaient des offrandes devant sa tombe ou dans sa chapelle funéraire pour continuer son alimentation. Toutefois, la nature périssable de ces aliments et la possibilité des descendants d'être incapables d'en acheter toujours vont conduire les vivants à représenter, sur les parois des tombeaux, les nourritures nécessaires à la survie en cette demeure éternelle. Ainsi, grâce à ces images, le mort disposait à jamais de nourriture<sup>7</sup>.

Bref, la rive occidentale du Nil fut aussi considérée comme la résidence des morts<sup>8</sup>. Cette localisation du séjour des morts est assez symbolique car l'ouest est l'endroit où se couche le soleil avant de reprendre sa nouvelle course dans le ciel, marque d'une nouvelle vie.

Perçue, au début, telle une fin de la vie, sans aucun autre espoir de survie, la mort finit par être pour l'Égyptien ancien un chemin menant à une autre existence. Elle est devenue une étape nécessaire pour goûter aux délices d'un autre monde, celui des morts. Cette croyance qui

<sup>5</sup> Daumas F., 1982, *La civilisation de l'Égypte pharaonique*, Arthaud, p. 253.

<sup>6</sup> Meuleau M., 1965, *Le Monde et son histoire, tome I, le monde antique*, Paris, Bordas Laffont, p. 113.

<sup>7</sup> Grimberg C., 1985, traduction Gérard Colson et adaptation française sous la direction de Georges H. Dumont, *Histoire universelle I, l'aube des civilisations*, Verviers, Nouvelles éditions – Marabout, p. 29-30.

<sup>8</sup> Grimberg C., 1985, traduction Gérard Colson et adaptation française sous la direction de Georges H. Dumont, *Histoire universelle I, l'aube des civilisations*, Verviers, Nouvelles éditions – Marabout, p. 27.

est une négation de la mort, comme une fin en soi, a-t-elle survécu au temps ? Dans les lignes qui suivent, nous découvrirons comment, de nos jours, la mort est perçue par certains Africains.

### **b. La perception de la mort chez certaines ethnies africaines**

L'essentiel de la conception ancienne de la mort a résisté au temps. Chez plusieurs peuples africains, la mort est d'abord vue et vécue comme une fin de la vie. Cette vision qui remonte du fond des temps justifie certains gestes face à l'incrédulité du trépas d'une personne avec qui on est apparenté ou ami. Parfois, pour s'assurer du décès d'un intime, l'Africain, voire l'homme en général, pose sa main sur le côté gauche du supposé mort pour vérifier si son cœur bat toujours, ou alors serre dans sa main le poignet de ce dernier pour vérifier si son sang circule encore. Ces réactions prouvent que la mort semble perçue comme une fin de la vie sans aucun espoir de survie. Cette pensée sur la mort s'est pourtant muée au cours des siècles.

À l'instar des Anciens égyptiens, certaines ethnies africaines verront en la mort le début d'une autre forme d'existence qui convainc les vivants qu'ils retrouveront, un jour, ceux qui les ont précédés. Sous cette croyance, certains Africains appréhendent le trépas comme une partie de la vie, un pont que chacun doit traverser pour continuer sa vie sous une autre forme que ne peuvent voir tous les vivants. Cette conception de la mort, qui aboutit à une renaissance, est bien celle de plusieurs peuples en Afrique. C'est le cas, par exemple, des Sereers Sin, grand groupe ethnique vivant au centre-ouest du Sénégal. Le Sereer pense que la mort n'est rien d'autre que le passage d'une forme de vie à une autre. Le défunt cesse d'exister physiquement au sein de la communauté, mais il reste en son sein et continue à vivre sous d'autres formes. En termes plus clairs, le mort se réincarne dans un autre être, et les Anciens sont capables de le reconnaître, de le sentir. Cette renaissance, telle que crue en Égypte ancienne, est ainsi attestée chez les Sereers :

Ceux qui sont morts ne sont jamais partis :

Ils sont dans le Sein de la Femme,

Ils sont dans l'Enfant qui vagit

Et dans le Tison qui s'enflamme.

Les morts ne sont pas sous la terre :

Ils sont dans le Feu qui s'éteint,

Ils sont dans les Herbes qui pleurent,

Ils sont dans le Rocher qui geint,

Ils sont dans la Forêt, ils sont dans la Demeure,

Les Morts ne sont pas morts<sup>9</sup>.

En outre, la conception religieuse *sereer* de la mort nourrit l'idée d'une communication entre les vivants et les morts. Nos échanges avec chez certains vieux *sereers jeeguem-jeeguem* de Ndiaganiao au Sénégal ont révélé qu'ils croient fermement que les ancêtres continuent à prendre part au maintien de l'ordre et de la bienveillance dans la société. L'ancêtre ou le parent mort continue la garde de sa descendance. Il prodigue des conseils à cette dernière, lorsqu'il apparaît au plus âgé lors d'un songe. Celui-ci sollicite son aide, lors des offrandes qu'il lui fait, chaque fois que le doute s'installe, ou que le danger guette la famille<sup>10</sup>. Cette communication entre les vivants et les morts n'a pas échappé à Léopold Sédar Senghor qui, dans un de ses poèmes, a aussi écrit :

Femme, allume la lampe au beurre clair, que causent autour  
 les Ancêtres comme les parents, les enfants au lit.  
 Ecoutons la voix des Anciens d'Elisa. Comme nous exilés  
 Ils n'ont pas voulu mourir, que se perdît par les sables leur torrent séminal.  
 Que j'écoute, dans la case enfumée que visite un reflet d'âmes propices  
 Ma tête sur ton sein chaud comme un dang au sortir du feu et  
 fumant  
 Que je respire l'odeur de nos Morts, que je recueille et redise leur  
 voix vivante, que j'apprenne à  
 Vivre avant de descendre, au-delà du plongeur, dans les hautes  
 profondeurs du sommeil<sup>11</sup>

Il arrive même que le défunt choisisse de se montrer, sous des traits humains, à un membre de la famille soit pour lui prodiguer conseil, soit pour réclamer, de lui ou d'un autre parent vivant, l'accomplissement d'un devoir qui n'a pas été fait. Cette forme d'apparition qui est, à l'origine, du substantif *revenant*, est bien connue par beaucoup de peuples d'Afrique ou d'ailleurs. Le titre du roman d'Aminata Sow Fall, *Le Revenant*, conforte notre opinion.

L'idée d'une vie après la mort très ancrée en Afrique vient de la conception de la création. Les mythes de certaines ethnies africaines, sur la création, révèlent que celle-ci doit vivre continuellement. Le monde est considéré comme un lieu d'échanges perpétuels de forces vitales, et Dieu possède, entre

<sup>9</sup> Diop B., 1960, *Leurres et lueurs*, Paris, Présence africaine, p. 65.

<sup>10</sup> Gravrard H., 2016, *La civilisation Sereer, Tome II Pangool, le génie religieux sereer*, 2<sup>ème</sup> édition, Dakar, NEAS, p. 325-326.

<sup>11</sup> Senghor L. S., 1945, « Nuit de Sine » in *Chants d'ombre*, Paris, éditions du Seuil, p.16-17.

ses mains, une infinité d'âmes nouvelles qui doivent, avec celles réincarnées, renouveler la terre<sup>12</sup> La mort n'est donc pas une fin, mais plutôt une source de la vie. C'est d'elle que provient le renouveau des êtres et cela est une loi constante inaltérable de Dieu. Et même si l'idée d'une destruction du monde présent, synonyme de sa fin, subsiste dans les mythes Dogon (Mali), Bambara(Mali), Fang (Gabon) ou Mossi (Burkina Faso) de la création<sup>13</sup>, celle de son renouvellement n'est pas en reste. La mort devient dès lors une voie vers une nouvelle vie :

*Bomènon*, être spirituel, s'est vu confier par *Mawu* (Dieu) la tâche d'envoyer les hommes sur la terre. Ces derniers, en attendant, préexistent dans un lieu prénatal invisible, le *Bomè*. Périodiquement, *Bomènon* « dépose l'homme en réduction dans le ventre d'une femme » qui en deviendra la mère ; il naîtra ici-bas puis vivra le temps nécessaire « pour qu'il mûrisse ». Quand *Mawu* le jugera opportun, un messager viendra le chercher pour qu'il retourne dans le *Bomè* initial. Alors, il se purifiera, revêtira son plus beau pagne, dira adieu aux siens et, le sourire aux lèvres, quittera son village « chargé de commissions pour ceux qu'il va rejoindre »<sup>14</sup>.

Une réflexion sur ces propos nous permet de découvrir que la mort est une institution divine. Dieu détermine toujours le temps que chaque être vit avec les siens avant de les quitter pour aller revivre, plus tard, au milieu d'autres personnes qui constitueront sa nouvelle famille et sa communauté.

À l'issue de ce point de notre travail, nous retiendrons que les conceptions de la mort n'ont pas beaucoup varié de l'Antiquité à nos jours. Celle-ci est encore perçue par certaines ethnies africaines tel un chemin conduisant à une autre vie. La mort est un phénomène inhérent à la condition humaine qui permet à l'homme de se régénérer. Cependant, ce dernier ne s'habitue jamais à elle. Autrefois, elle a poussé l'homme à développer plusieurs pratiques mortuaires. Celles-ci sont-elles encore les mêmes aujourd'hui ?

## II- Les pratiques mortuaires

D'une fin de la vie sans espoir, la mort est devenue une voie obligatoire menant l'homme vers une autre vie. Elle est le chemin de la renaissance humaine. Toutefois, cette considération n'a pas réussi à ôter la peur, l'impuissance, l'incompréhension et le désarroi que l'homme éprouve face à la mort. Celle-ci suscite en tout être humain des attitudes, des émotions et des faits que nous appelons : pratiques mortuaires ou rites funéraires. Ceux-ci sont exécutés lors du deuil

<sup>12</sup> . Thomas L.-V., 1982, *La mort africaine, idéologie funéraire en Afrique noire*, Payot, Paris, p. 20-21.

<sup>13</sup> . Thomas L.-V., 1982, *La mort africaine, idéologie funéraire en Afrique noire*, Payot, Paris, p.20-21.

<sup>14</sup> . Thomas L.-V., 1982, *La mort africaine, idéologie funéraire en Afrique noire*, Payot, Paris, p. 22.

ainsi défini : « Le deuil désigne tout à la fois la perte d'un parent, d'un proche, d'un être cher, et la tristesse profonde causée par ce malheur, ainsi que le temps du deuil, ses manifestations extérieures et ses rituels, et le processus psychologique évolutif consécutif à la perte ou "travail du deuil" »<sup>15</sup>. Au cours de ce dernier point de notre réflexion, nous dévoilerons, en partie, les comportements et faits lors d'un deuil en Egypte ancienne et chez quelques ethnies africaines d'aujourd'hui, puisqu'il est impossible de rendre compte de tous les rites funéraires de ces peuples.

#### **a- Rites funéraires en Égypte antique :**

Le deuil est la réaction des hommes face à la mort qui fait germer en eux l'idée d'une rupture relationnelle. Elle entraîne une séparation inévitable entre le défunt et ses parents, sa communauté. Le mort disparaît du monde des vivants qui ne pourront plus le voir, échanger ou partager avec lui quelques plaisirs de la vie. C'est l'idée de cette séparation qui provoque chez eux diverses réactions.

En Égypte ancienne, les membres d'une famille, frappée par le deuil, adoptaient des comportements qui n'étaient point ordinaires<sup>16</sup>. Ceux-ci visaient à extérioriser la déchirure profonde qu'ils ressentaient face à la mort. Toutes les attitudes faisaient montre d'une expression de la douleur qui avait envahi les cœurs. Bien évidemment, la première manifestation de la souffrance vécue était les pleurs. Le trépas désarmait la famille qui n'avait que ses larmes pour exposer sa peine et son incapacité à l'affronter. Les parents pleuraient à chaudes larmes et poussaient des cris qui alertaient le voisinage qui ne tardait pas à manifester sa compassion de la même manière. Parents et voisins se mettaient à pleurer et à psalmodier les mérites du défunt, comme en témoigne cette image iconographique relevée, dans le mastaba d'Idou, par Simpson William K., selon Y. Volokhine<sup>17</sup>:

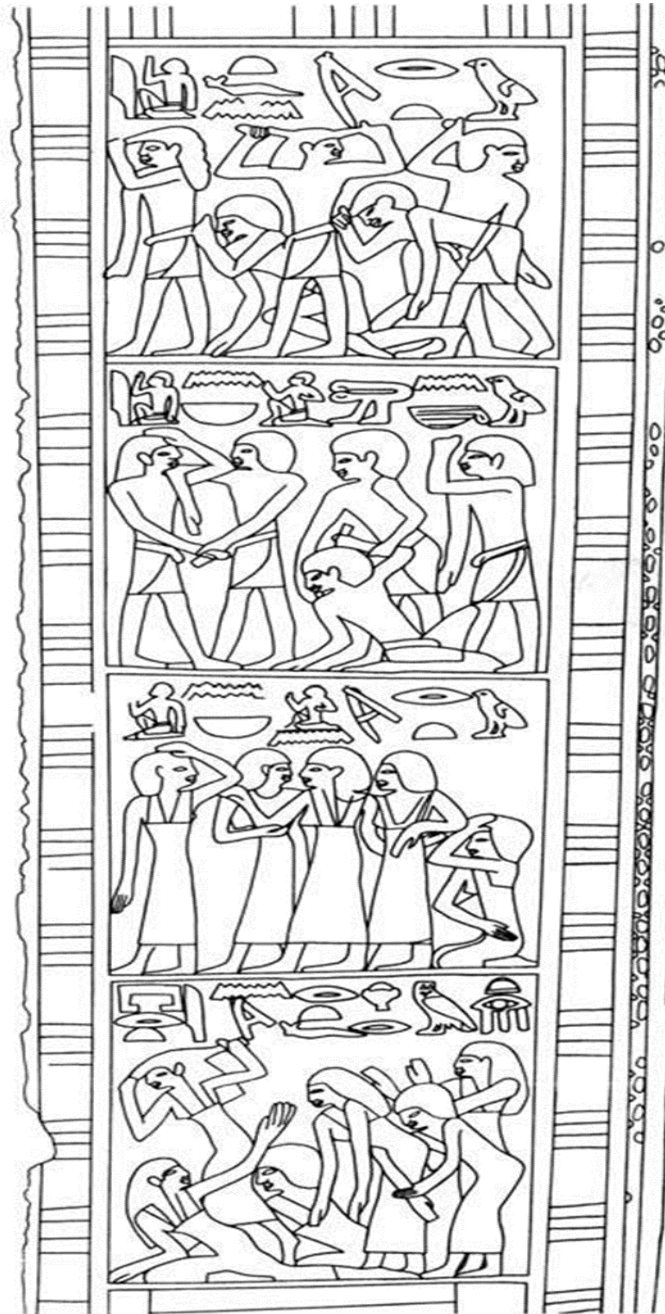
---

<sup>15</sup> Bourgeois M.-L., 1996, *Le deuil clinique et pathologique*, Paris, P.U.F, p. 10.

<sup>16</sup> Hérodote, *Histoires* II, 85.

<sup>17</sup> Volokhine Y., 2008. « Tristesse rituelle et lamentations funéraires en Egypte ancienne », in *Revue de L'histoire des religions* 2, Paris, Armand Colin, p. 191





Sur cette planche on observe en haut sur la première image des hommes qui s'arrachent cheveux pour montrer leur peine, sur la deuxième on a un homme qui se tient la tête, certes en pleurs, consolé par un autre mais également un autre homme qui se roule à terre et que tentent de relever deux autres, sur les deux dernières images en bas de la planche nous avons des femmes qui manifestent leur peine à la manière des hommes.

Les spécialistes des pleurs et des lamentations en Égypte ancienne étaient les femmes, surtout les pleureuses. Celles-ci étaient de vraies professionnelles qui savaient susciter une

tristesse extrême dans les cœurs<sup>18</sup>. Les pleureuses formaient une équipe de femmes, capables de provoquer de vifs émois, dont la famille s'attachait les services durant le deuil. Leurs pleurs, leurs lamentations, leurs évocations des mérites du défunt, entrecoupées de sanglots, entretenaient continuellement la douleur et la tristesse qui régnaient dans la maison mortuaire et accompagnaient, dans cette même atmosphère, le cortège funèbre en direction des cimetières. Ces propos, tenus par des pleureuses, nous donnent une idée de la peine qu'elles généraient :

Douleur ! Douleur (*imaou*) ! Sain, sain, sain, sain ! Plainte sans cesse ! Ah ! Perte (*ta aqyt*) !  
Le bon berger est parti au pays de l'éternité ; lui dont les gens étaient nombreux, il est dans le pays qui aime la solitude. Lui qui aimait à bouger (litt. "ouvrir") ses pieds pour marcher, il est entravé, emmailloté, bloqué ! Lui qui aimait se vêtir de belles étoffes, il dort dans le vêtement d'hier !<sup>19</sup>

Les pleurs et les lamentations n'étaient pas les seuls éléments du rite funéraire observés chez les membres d'une famille égyptienne endeuillée. Ceux-ci montraient également leur affliction par la négligence de soi-même. Quand un décès survenait dans une famille, on se séparait aussitôt de tout objet de beauté. Tous les soins corporels et vestimentaires étaient abandonnés et les parents se mettaient dans l'état le plus malheureux possible. Chacun négligeait son paraître pour dévoiler son chagrin :

Le port d'un vêtement spécifique, qui de plus est associé à une tenue dépourvue de tout signe ostentatoire de richesse ou de luxe, est aussi nettement revendiqué par les « deuillants » (parmi lesquels on rencontre même le prince héritier). Toutes ces pratiques concourent à infliger au corps une contrainte, à lui imposer un type de comportement que l'on rencontre très fréquemment dans les rites de deuil<sup>20</sup>.

Pour mieux extérioriser son mal, il y eut en Égypte ancienne des pratiques codifiées que devaient adopter tous les parents du défunt : « Chez les autres peuples, c'est la coutume, en cas de deuil, que ceux que ce deuil atteint le plus directement se tondent la tête ; les Égyptiens, quand des décès se produisent, laissent pousser leurs cheveux et leur barbe, eux qui jusqu'alors étaient rasés. »<sup>21</sup> Une autre pratique est ainsi décrite :

<sup>18</sup>. Volokhine Y., 2008. « Tristesse rituelle et lamentations funéraires en Égypte ancienne », in *Revue de L'histoire des religions* 2/2008, Paris, Armand Colin, p.183

<sup>19</sup>. Volokhine Y., 2008. « Tristesse rituelle et lamentations funéraires en Égypte ancienne » in *Revue de L'histoire des religions* 2/ 2008, Paris, Armand Colin, p. 193.

<sup>20</sup>. Volokhine, Y., 2008. « Tristesse rituelle et lamentations funéraires en Égypte ancienne » in *Revue de L'histoire des religions* 2/ 2008, Paris, Armand Colin, p. 171.

<sup>21</sup> Hérodote, *Histoires* II, 36.

Voici maintenant ce que sont en Egypte les deuils et les funérailles. Lorsque, dans une maison, un homme de quelque considération vient à mourir, toutes les femmes de la maison s'enduisent de boue la tête ou même le visage ; puis, laissant le mort dans la maison, elles errent à travers la ville en se frappant, le vêtement fixé par une ceinture, les seins découverts, et, avec elles, toutes les femmes de la parenté ; d'un autre côté, les hommes aussi se frappent, le vêtement fixé par une ceinture<sup>22</sup>

Tous ces actes posés par la famille concourent à afficher son chagrin. La boue recouvrant la tête ou le visage est une marque d'impureté indiquant le malheur dont les femmes sont frappées. Il en est de même de leur quasi nudité et de celle des hommes, symbole d'impuissance et de consternation.

Le renoncement des personnes endeuillées au plaisir de la vie est aussi souligné par Diodore de Sicile :

*Lorsqu'un habitant vient à mourir, tous ses parents et ses amis se couvrent la tête de fange et parcourent la ville en poussant des cris lamentables, jusqu'à ce que le corps ait reçu la sépulture ; ils font abstinence de bains, de vin, de tout aliment recherché, et ne portent point de vêtements somptueux.*<sup>23</sup>

Ajoutons à ces comportements rituels, cités par Hérodote et Diodore de Sicile, quelques attitudes moins spectaculaires mais non moins expressives de la tristesse funéraire. Il s'agit du silence, du port des mains sur la tête, de l'écroulement au sol ou de la posture assis la tête entre les genoux. Ces positions, adoptées surtout par les hommes, illustrent l'abattement et la déchirure profonde ressentis lors de la perte d'un être cher.

Enfin, parmi les comportements constituant, en partie, les rites funéraires égyptiens, Diodore a relevé des établis communs à tout le pays :

Lorsqu'un de leurs rois venait à mourir, tous les habitants prenaient le deuil, déchiraient leurs vêtements, fermaient les temples, s'abstenaient des sacrifices et ne célébraient aucune fête, pendant soixante-douze jours. Des troupes d'hommes et de femmes, au nombre de deux à trois cents, parcouraient les rues la tête souillée de fange, leurs robes nouées, en guise de ceinture, au-dessous du sein, et chantant deux fois par jour des hymnes lugubres à la louange du mort. Ils s'interdisaient l'usage du froment, et ne mangeaient aucun aliment provenant d'un être animé ; ils

<sup>22</sup> Hérodote, *Histoires* II, 85

<sup>23</sup> Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique* I, XCI.

s'abstenaient de vin et de tout luxe. Personne n'aurait voulu faire usage de bains, de parfums et de riches tapis ; on n'osait même pas se livrer aux plaisirs de l'amour<sup>24</sup>.

Le rituel d'un deuil royal, tel qu'il est décrit ci-dessus, est beaucoup plus contraignant. Il marque un brusque arrêt de la vie de la cité. Celle-ci était plongée dans la tristesse et la désolation par la cessation immédiate des activités religieuses, festives, bref, de tout ce qui pouvait donner goût à la vie. Le peuple, par ces privations, était entraîné dans une mort symbolique qui témoignait de son estime au défunt.

Enfin, l'autre composante du rite funéraire égyptien était la momification. Celle-ci était accomplie par les prêtres embaumeurs. C'était elle, seule, qui pouvait permettre au défunt de renaître en empêchant la décomposition de son corps afin de favoriser la fusion de son Ka et de son Ba. Le corps remis aux embaumeurs était lavé et éviscéré. Les éléments retirés étaient traités à part et le cadavre, ainsi vidé, était plongé dans du natron pendant soixante-dix jours. Lorsque les praticiens le retiraient de cette saumure, ils lui faisaient des traitements qui lui redonnaient son aspect premier. Ensuite, ils enveloppaient la momie de bandelettes et de grands linceuls de lin où ils inséraient des objets cultuels, comme le scarabée, destinés à assurer au défunt un voyage et un séjour paisible au royaume des morts<sup>25</sup>

Une fois l'embaumement fini, la famille éplorée récupérait le corps et, avec les voisins et un prêtre, le conduisait à sa dernière demeure. Lors de cette procession funèbre, le prêtre, vêtu d'un masque d'Anubis, purifiait de la souillure cadavérique le défunt et son cortège avec de l'encens, jusqu'au cimetière. Arrivé au tombeau, le sarcophage était déposé sur du sable qui, selon la croyance, avait une vertu purificatrice. Puis, on ouvrait le sarcophage pour accomplir le dernier rite funèbre : l'ouverture de la bouche du défunt. Un prêtre ou le fils aîné du mort s'approchait du cercueil et touchait la bouche du défunt en récitant des formules appropriées. Cette opération permettait la fusion du Ka et du Ba favorisant la réanimation des fonctions vitales du défunt afin qu'il puisse à nouveau respirer et manger dans son nouveau monde<sup>26</sup>.

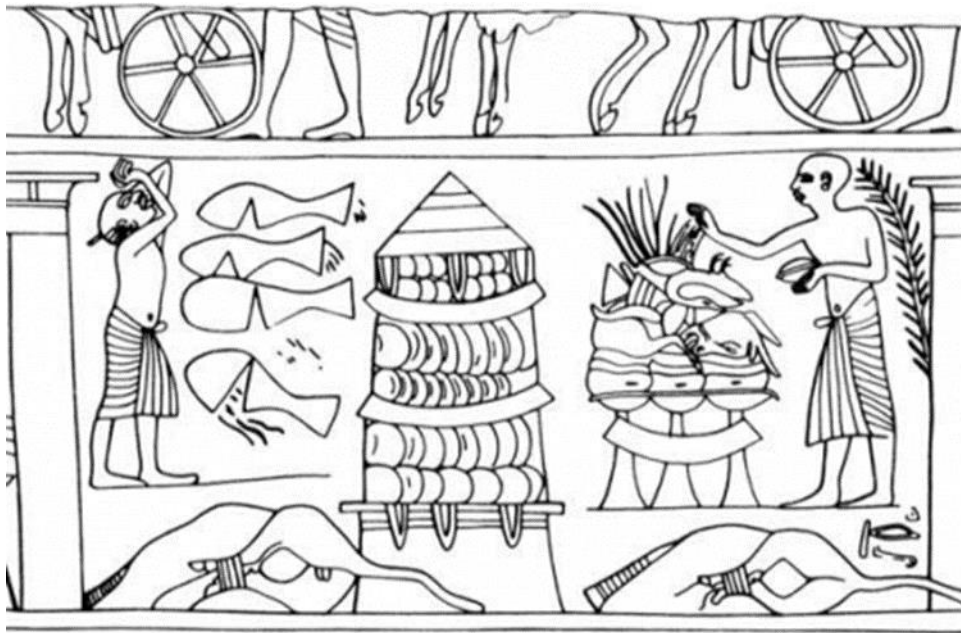
Il y eut, en Égypte ancienne, une pratique funéraire magique consistant à briser des vases rouges, contenant un liquide, au bas du tombeau fermé :

<sup>24</sup>Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique* I, section seconde, LXXII.

<sup>25</sup>Leca A. P., 1976, *Les momies*, Paris, librairie Hachette, p. 90

<sup>26</sup>Maruéjol F., « [Les rites funéraires de l'Égypte ancienne](https://docplayer.fr/10744087-Egyptologue-que-grace-au-bon-la-momification.html) ».

<https://docplayer.fr/10744087-Egyptologue-que-grace-au-bon-la-momification.html> [en ligne] consulté le 27 mai 2021.



Nous estimons que cette pratique ci-dessus, évoquée par G. T. Martin et citée par Volokhine<sup>27</sup>, était destinée à purifier le tombeau et que le liquide, qui s'écoulait des vases, était de l'eau du Nil. Les Égyptiens ont longtemps utilisé celle-ci pour chasser le mal. D'ailleurs, il pratiquait la libation de l'eau destinée non seulement à abreuver le défunt mais aussi à maintenir sa pureté. Cette purification permettait d'éloigner les souillures cadavériques car la mort était une impureté dont il fallait débarrasser le cadavre pour qu'il rejoignît sereinement le royaume des morts :

*Élément de renouvellement des énergies vitales et de renaissance du mort, l'eau le purifie en même temps. En effet, elle annihile autant ses souillures que le processus de désintégration physique et morale du défunt, entraves à son insertion dans le monde du sacré et du divin<sup>28</sup>.*

## **b- Rites funéraires chez quelques ethnies africaines aujourd'hui**

<sup>27</sup> Volokhine, Y., 2008. « Tristesse rituelle et lamentations funéraires en Égypte ancienne » in *Revue de L'histoire des religions* 2/ 2008, Paris, Armand Colin, p. 189.

<sup>28</sup> Boyala J. P. B., 1994. « L'eau dans les rites funéraires égyptiens de l'époque tardive. Eclairage des « Rituels de l'Embaumement, de l'Ouverture de la bouche et des Livres des Respiration » », revue *ANKH*, n° 3, p. 58.

La disparition d'un parent, en milieu sereer et diola, marque un triste tournant de l'histoire familiale et communautaire. Ceci est dû aux qualités humaines du disparu, comme l'affection, la douceur, la discrétion, dont jouissaient les endeuillés qui n'en bénéficieront plus jamais. C'est cela qui lève l'angoisse dans les cœurs des parents. La mort demeure ainsi une souffrance qu'extériorisent la mine triste et les pleurs.

À l'image des Égyptiens anciens, la perte d'un membre de la famille est annoncée aux voisins par les femmes. Ces dernières se précipitent à l'entrée de la concession et, pendant un certain temps, poussent de violents cris qu'elles n'émettent qu'en une pareille circonstance. Ensuite, elles enchaînent avec des pleurs et des lamentations qui se mêlent à ceux des voisines qui accourent vers la maison mortuaire. De ces femmes, certaines se jettent à terre, se saupoudrent le visage de sable, en pleurant, d'autres se lamentent en psalmodiant les mérites du défunt, de ses parents morts ou vivants. Leurs lamentations ravivent la douleur, la consternation et font pleurer, parfois, d'autres personnes réputées pourtant capables de maîtriser leurs émotions. Ces femmes ne sont, certes, pas des pleureuses professionnelles, telles que les Égyptiennes anciennes, mais elles ont une maîtrise parfaite du registre expressif de la douleur qui afflige tout le monde, comme en témoigne cet extrait :

Ne nous abandonne pas dans la misère :  
 Que deviendra la maison en ton absence ?  
 Que deviendront les enfants ?  
 Tu ne me laisseras pas ici<sup>29</sup>.

La douleur des hommes se lit sur leur visage, dans leurs gestes et leurs postures. Abattus par la mort, les uns perdent le verbe sur le champ, s'accroupissent ou s'assoient à même le sol, sans se soucier des saletés tandis que les autres restent figés, les regards hagards. Ces attitudes illustrent le chagrin qui les ronge et qu'ils ne peuvent souvent pas manifester par des pleurs.

Par ailleurs, à la maison mortuaire, les proches du défunt se reconnaissent aisément. Ils ont un port vestimentaire très négligé. Très souvent, ils portent les habits avec lesquels ils exécutent les travaux quotidiens. Ils ont les cheveux dépeignés et n'arborent aucun objet de luxe. Le foyer est éteint et aucun repas n'est préparé. Tous s'abstiennent de manger et les

---

<sup>29</sup>Faye L.D., 1983, *Mort et naissance*, Dakar, NEA, p. 21.

enfants, incapables de supporter la faim, sont confiés aux voisins qui s'occupent de leurs soins corporel et alimentaire. La seule préoccupation des endeuillés est l'exécution correcte des rites funéraires dus au défunt.

Ces différents comportements observés chez ces ethnies nous replongent dans l'atmosphère du deuil en Égypte ancienne. Les attitudes sont parfois restées les mêmes. En est-il ainsi de la liturgie, autre aspect des rites funéraires ?

En milieu *sereer* ou diola, nous observons une liturgie funèbre qu'il est difficile de rapprocher entièrement de celle connue en Égypte ancienne. Ceci pourrait s'expliquer par les mutations ou la disparition des pratiques qui nous lient à nos aïeux.

Nos investigations personnelles chez les *Sereers jeeguem-jeeguem* du terroir de Ndiagianiao et chez les Diolas *casa* d'Oussouye nous ont permis de découvrir que la liturgie funèbre de ces deux ethnies sénégalaises est fortement dominée par les danses et les chants rituels des initiés lors de la disparition d'une personne âgée. Ces derniers sont exécutés par les hommes ou les femmes en fonction du sexe du défunt. Ces chants, qui ponctuent la cérémonie funéraire, sont variés et abordent divers thèmes. Certains, par exemple, évoquent les mérites du défunt et de ses ancêtres tandis que d'autres sont des invocations aux esprits de ces derniers pour qu'ils accueillent le défunt parmi eux.

Les chants funèbres sont, parfois, accompagnés de danses propres aux initiés. Rappelons à ce sujet que la danse a joué un rôle important, en Égypte ancienne, dans le rituel de la mort et de la renaissance du dieu Osiris. Les danses funèbres en Égypte se déroulaient pendant les repas et étaient exécutées aux sons des flûtes et des harpes, selon Moret<sup>30</sup>. Une danse funèbre, appelée *iba*, de l'Égypte antique a été, par exemple, révélée par Sarr Nissire<sup>31</sup>.

Plus qu'un simple divertissement, la danse est pour l'Africain un rituel de communion avec les ancêtres morts. À l'instar des chants, les danses sont nombreuses et ont chacune un sens propre. Chez les Diolas *casa*, nous avons une danse funèbre appelée le *niikul*. Cette danse des morts, ayant pour but de montrer la bravoure de ses exécutants et de témoigner des mérites du défunt, se déroule sous l'arbre à palabre du village et les danseurs sont ainsi parés :

<sup>30</sup>Moret A., 1921, *Aux temps des pharaons*, Paris, Armand Colin, p. 17.

<sup>31</sup>Sarr N., 2000, *Funérailles et représentations dans les tombeaux de l'Ancien et du Moyen Empire égyptien : cas de comparaison avec les civilisations actuelles de l'Afrique noire*, Hambourg, p. 162.

*Pour l'habillement des danseurs, les tranches d'âges s'identifient par la différence du port vestimentaire. Les derniers initiés et adultes portent le même pantalon bouffant qu'ils ont porté lors de leur sortie du bois sacré. Ils sont armés généralement de sagaies, de coupe-coupe, de glaives, de fusils, d'arcs... Autour de leur cou, ils portent des perles offertes par leurs fiancées.*

*Quant aux non-initiés, ils sont munis également des mêmes objets, mais portent des pagnes noirs. Autour des bras sont attachés des coquilles de moulins, des bracelets autour des poignets. Les femmes dansent sur les côtés des deux rangs et derrière les lignes des hommes. La danse funéraire d'un homme âgé ressemble à un festin tandis que celle d'un jeune ou d'un adulte diffère largement et marque la tristesse, la déception, le désarroi et surtout un grand silence pendant un bout de temps dans le village<sup>32</sup>.*

Par ailleurs, nous avons les libations qui peuvent s'effectuer en des moments différents du rite funéraire. Chez les *Sereers jeeguem-jeeguem*, il existe une libation appelée *a kaaniakh*. Elle a lieu lors d'une longue agonie. Lorsque celle-là se produit, elle est perçue comme un refus des ancêtres d'accueillir le mourant à cause d'une mauvaise conduite qu'il a eue à l'égard de l'un d'entre eux. Pour expier la faute de l'agonisant et favoriser sa mort rapide et douce, le chef de la famille fait faire une offrande constituée d'un mélange de farine de mil et de lait caillé d'une vache. La libation se fait, tôt le matin, au tombeau de l'ancêtre familial et s'effectue ainsi : l'officiant, arrivé au tombeau, se déchausse, se décoiffe et se lave proprement les mains. Puis il dit : « Bonjour Jimom, bonjour Dali. Je suis venu implorer votre pardon pour le repos de l'âme de ... que vous retenez. Son agonie atroce dure depuis quelques jours et la famille, que vous aimez bien, est très affectée par son état. Nous vous supplions de le laisser dormir dans la paix parmi vous. » En même qu'il prononce ces propos, le chef de famille verse l'offrande au pied de la tombe. L'agonisant expire, très souvent, avant le retour des cimetières de l'officiant ou quelques heures après son arrivée.

Chez les *Sereers Sin*, quatre jours après l'enterrement, la famille du défunt apportait au tombeau un vase d'eau que l'on implantait dans le sol, au pied de la tombe, pour donner à boire au mort<sup>33</sup>. En pays diola *casa* également, se pratique le *kakuwèt*, qui est une libation de vin de palme à l'autel clanique ou familial, pour faciliter l'accès du défunt au royaume des morts<sup>34</sup>. Ces actes rappellent la libation de l'eau effectuée par les Egyptiens anciens.

<sup>32</sup>Diedhiou J. S., 2011-12. « Danses funéraires traditionnelles diola : valeurs socio-culturelles (étude menée dans le département d'Oussouye), mémoire de maîtrise Ès-sciences et techniques des activités physiques et sportives, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, p. 14.

<sup>33</sup>. Gravrand H., 2016, *La civilisation Sereer, Tome II Pangool, le génie religieux sereer*, 2<sup>ème</sup> édition, Dakar, NEAS, p. 330.

<sup>34</sup>. Diedhiou J. S., 2011-12. « Danses funéraires traditionnelles diola : valeurs socio-culturelles (étude menée dans le département d'Oussouye), mémoire de maîtrise Ès-sciences et techniques des activités physiques et sportives, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, p. 29.



Enfin, dans les rites funéraires *sereers*, nous avons la position de la tombe. Elle est symbolique et répond au culte de la renaissance qui remonte à l'Égypte antique où « Les cadavres étaient généralement en position contractée, couché, sur le côté gauche, la tête au sud, regardant vers l'ouest »<sup>35</sup>. En pays *sereer sin*, la tombe a une orientation Est-ouest, position qu'adopte la tête du défunt. Ce choix n'est point fortuit. Il est dicté par une croyance sortie du fond des âges et qui associe le lever héliaque à la renaissance du mort. Tel un soleil nouveau, le mort se lèvera de l'Est pour mener une nouvelle vie qui prendra encore fin à l'Ouest, direction indiquée les pieds, à l'image du soleil couchant.

## CONCLUSION

L'attitude de l'homme face à la mort n'a pas beaucoup changé au fil des âges. Cette dernière demeure un fait auquel l'homme ne s'habituerait jamais. Elle est la source d'une souffrance inestimable et constitue une énigme nourrissant diverses conceptions visant à atténuer ou à effacer la douleur qu'elle provoque. Comme en Égypte antique, certaines ethnies africaines, pour vaincre la peine et la solitude consécutives à la perte d'un parent, considèrent la mort comme une continuité de la vie dans un autre monde où tous se reverront un jour. Mais, en dépit de cette pensée réconfortante, la mort continue à provoquer chez celles-ci des attitudes et des pratiques observables uniquement en cas de deuil. Ces dernières forment les rites funéraires, riches et variés, dont certains sont semblables à ceux des Égyptiens anciens et pourraient bien être hérités d'eux.

## BIBLIOGRAPHIE

### ANCIENS

- Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique I*, section seconde, texte établi et traduit par L'abbé Terrasson, Paris, 1737.
- Hérodote, *Histoires II*, texte établi et traduit par Ph. E. Legrand, Paris, Les Belles Lettres, 1989.

---

<sup>35</sup>. Vercoutter J., 1985, *L'Égypte ancienne*, collection Que sais-je ?, p. 102.

## MODERNES

- Bourgeois Marc-Louis., 1996, *Le deuil clinique et pathologique*, Paris, P.U.F.
- Boyala Jean Pierre Bamouan, « L'eau dans les rites funéraires égyptiens de l'époque tardive. Eclairage des « Rituels de l'Embaumement, de l'Ouverture de la bouche et des Livres des Respiration », revue *ANKH* n° 3, juin 1994.
- Daumas François, 1982, *La civilisation de l'Égypte pharaonique*, Arthaud.
- Diedhiou Joël Sihamcomagne, 2011-12, « Danses funéraires traditionnelles diola : valeurs socio-culturelles (étude menée dans le département d'Oussouye), mémoire de maîtrise És-sciences et techniques des activités physiques et sportives, Université Cheikh Anta Diop de Dakar.
- Diop Birago, 1960, *Leurres et lueurs*, Paris, Présence africaine.
- Faye Louis Diène, 1983, *Mort et naissance*, Dakar, NEA.
- Gravrand Henry, 2016, *La civilisation Sereer, Tome II Pangool, le génie religieux sereer*, 2<sup>ème</sup> édition, Dakar, NEAS.
- Grimberg Carl, 1985, traduction Gérard Colson et adaptation française sous la direction de Georges H. Dumont, *Histoire universelle I, l'aube des civilisations*, Verviers, Nouvelles éditions – Marabout.
- Leca Ange Pierre, 1976, *Les momies*, Paris, librairie Hachette.
- Maruéjol Florence, « [Les rites funéraires de l'Égypte ancienne](https://docplayer.fr/10744087-Egyptologue-que-grace-au-bon-la-momification.html) ». <https://docplayer.fr/10744087-Egyptologue-que-grace-au-bon-la-momification.html> [en ligne] consulté le 27 mai 2021
- Meuleau Maurice, 1965, *Le Monde et son histoire, tome I, le monde antique*, Paris, Bordas Laffont.
- Moret Alexandre, 1921, *Aux temps des pharaons*, Paris, Armand Colin.
- Sarr Nissire, 2000, *Funérailles et représentations dans les tombeaux de l'Ancien et du Moyen Empire égyptien : cas de comparaison avec les civilisations actuelles de l'Afrique noire*, Hambourg.
- Senghor Léopold Sédar, 1945, *Chants d'ombre*, Paris, éditions du Seuil.
- Simpson William K., 1976, *The Mastabas of Qar and Idu, Giza Mastabas*, vol. 2, Boston.
- Thomas Louis-Vincent, 1982, *La mort africaine, idéologie funéraire en Afrique noire*, Payot, Paris.

- Vercoutter Jean, 1985, *L'Égypte ancienne*, collection Que sais-je ?
- Volokhine Youri, 2008. « Tristesse rituelle et lamentations funéraires en Égypte ancienne » in *Revue de L'histoire des religions* 2/ 2008, Paris, Armand Colin.